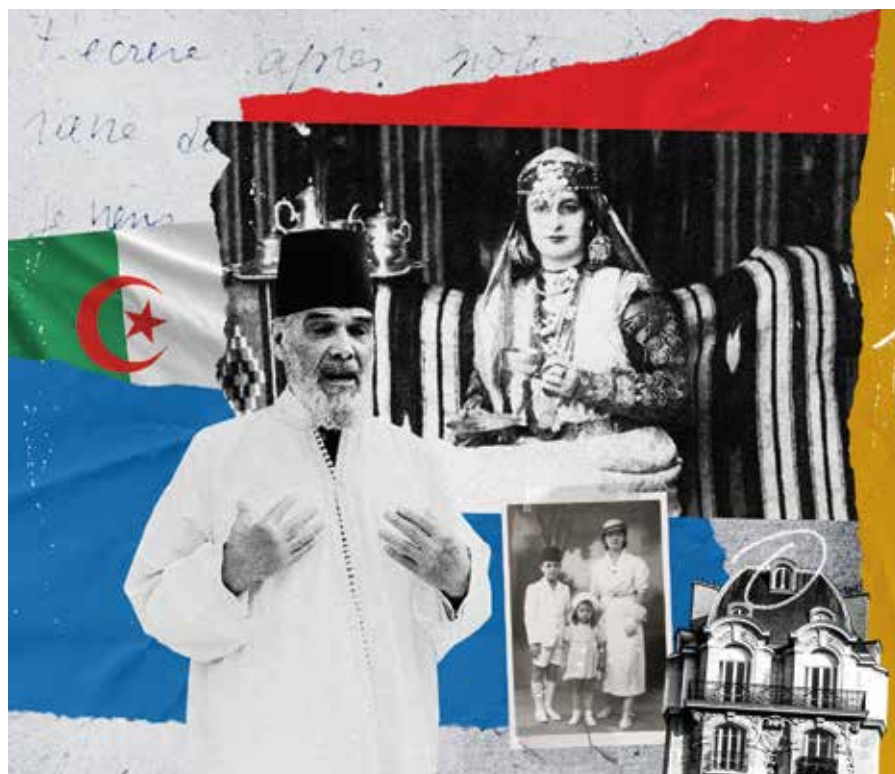




MESSALI HADJ & ÉMILIE BUSQUANT

L'Algérie au cœur

Par
NATHALIE FUNÈS

Illustration
ITCHI

Le père du nationalisme algérien et la militante française ont formé, sans jamais se marier, un couple mythique dans l'Algérie coloniale

Le drapeau algérien est né dans une chambre de bonne, au sixième étage d'un immeuble haussmannien de la rue du Repos, près du Père-Lachaise. C'est une jeune femme venue de Lorraine, chignon auburn, regard noisette, lunettes rondes, avec une « bonne situation » comme on disait alors – cheffe de rayon aux Magasins réunis –, qui l'a conçu et cousu : une bande verte, une bande blanche, et, au milieu, un croissant et une étoile rouges, symboles musulmans.

Emilie Busquant et Messali Hadj ont vécu dans cette chambre une douzaine d'années – avant de partir s'installer en Algérie. Leurs deux premiers enfants y sont nés, en 1930. Ali, leur fils, et « el Ouma », le grand journal anticolonialiste de l'entre-deux-guerres. Fille d'un ouvrier sidérurgique de Neuves-Maisons, biberonnée à l'anarcho-syndicalisme, Emilie Busquant est petite, fine, capable de tout faire avec ses dix doigts. Fils d'un cordonnier de Tlemcen, Messali est un géant, ultrasportif, infoutu de planter un clou dans un mur.

Ils se rencontrent un jour de 1923. Elle a 22 ans, lui trois de plus. Elle loue la chambre de la rue du Repos et a l'habitude d'aller papoter chez une voisine du sixième étage. Lui vient d'arriver en France et doit prendre le thé chez une Française qu'il a connue à

Tlemcen... la voisine en question. Coup de foudre. « Une aventure hors norme entre deux personnalités transgressives dans le Paris révolutionnaire des années 1930 », résume l'historien Benjamin Stora, auteur de « Messali Hadj, pionnier du nationalisme algérien » (1).

Le couple vit en union libre. Ou plutôt survit aux innombrables incarcérations de Messali Hadj. A la prison de la Santé (Paris), à Barberousse et à Maison-Carrée (Alger), en résidence surveillée à Brazzaville, puis à Niort. Vingt-cinq années cumulées derrière les barreaux. Lors de sa première arrestation, en 1934, Emilie lui dit : « Ne t'inquiète pas, je vais immédiatement me mettre en mouvement et alerter les amis. » La jeune femme lui écrit tous les jours. Elle glisse des ampoules fortifiantes dans son chignon qu'elle lui donne au parloir. Un jour de 1942, elle lui apporte une photo d'elle et de leurs enfants, Ali et Djanina – née en 1938 –, chapeau sur la tête, habillés de vêtements blancs qu'elle a cousus, comme s'ils allaient à une cérémonie. Une mise en scène pour le rassurer. « Ils arrivaient à être une seule personne », décrit Djanina, qui vit près de Valence en Espagne, avec sa fille, Leila.

En fait, la vie est difficile. Emilie Busquant coud des pantalons le jour pour gagner trois sous, organise des réunions la nuit, donne des livres à Ahmed Ben Bella, qui sera le premier président de l'Algérie indépendante. « Elle s'est épuisée », raconte Djanina. Un matin de 1952, « Madame Messali », comme tout le monde l'appelle en Algérie, ouvre le quotidien « Alger républicain » et apprend que son mari, qui venait d'être à nouveau arrêté à Orléansville, est transféré en France. Elle s'effondre sur le sol. Attaque cérébrale, coma, hémiplegie. Elle meurt dix-sept mois plus tard, un an avant le déclenchement de la guerre d'Algérie. Son corps quitte la baie d'Alger par bateau pour être enterré dans le cimetière de Neuves-Maisons, sous les sirènes que tous les dockers font retentir.

Dévasté, Messali n'obtient qu'une permission de quelques heures pour assister aux obsèques. « Son chagrin était terrible, il ne supportait pas que je porte le deuil, il voulait que je m'habille en rouge », se souvient Djanina. Jusqu'à la fin de sa vie, le père du nationalisme algérien dormira entouré des photos de sa compagne. ●

(1) Hachette, 2004.